

Samuel Adrian
UNE ANNÉE
SUR LA ROUTE



ÉQUATEURS

UNE ANNÉE
SUR LA ROUTE

Du même auteur

Le Syndrome Tom Sawyer,
Équateurs, 2019.

Samuel Adrian

UNE ANNÉE
SUR LA ROUTE

ÉQUATEURS

Ouvrage édité par Jeanne Pham Tran.

ISBN : 978-2-3828-4340-6.

Dépôt légal : mai 2022.

© Éditions des Équateurs / Humensis, 2022.
170 *bis*, boulevard du Montparnasse, 75014 Paris.

editions-des-equateurs@orange.fr
www.editionsdesequateurs.fr

À Greg et Mary.

« Nous nous sommes souvent ennuyés,
comme ici. »

Charles Baudelaire, *Le voyage*.

Tout avait pourtant bien commencé. Nous étions en terrasse et parlions de la mort, du bonheur, tout ça, tout ça, car à vingt-trois ans on se fiche bien de la couleur des rideaux et de la taille du canapé. On craint surtout de passer à côté de la vie. « Puisque notre destin est de mourir, disions-nous, pourquoi gâcherions-nous nos plus belles années à croupir dans les villes? À quoi bon vivre, si ce n'est pour chercher la grandeur? Nous attendons qu'un événement nous révèle à nous-mêmes quand notre quotidien dit assez qui nous sommes : des bavards incapables d'action. » Cela faisait dix ans que mon cousin et moi remettions aux calendes grecques le projet d'une grande aventure. Cette fois-ci, c'était trop. On avait comme le désir de frapper du poing sur la table : « Suffit, les conneries ! »

Les voitures défilaient sous nos yeux, nous ne les entendions pas. À dire vrai, nous n'étions plus à Paris. C'est peut-être là que commencent vraiment les voyages. Non pas sur le seuil du foyer ou sur le quai de

la gare, mais dans ces causeries enflammées où l'appel de la route est si fort qu'on y succombe enfin. La vie continue, mais intérieurement on se détache. On prend de la distance. On est déjà bien loin. On retrouve ses parents, ses amis. Ils ne savent pas encore que la décision est prise et qu'on va les quitter. Ils sont là, on les voit comme au loin. On sent l'amour qu'on a pour eux, et qu'une trop longue cohabitation nous avait fait oublier. C'est ainsi qu'on fait l'apprentissage de la mort. Il faut vivre en partance, l'adieu toujours aux lèvres.

Ce jour-là, juste avant de nous quitter, Xavier nous fit promettre de *ne jamais nous payer de mots*. Sans doute, cela voulait dire : « Cessons de parler d'aventure, vivons-la. » Mais il y avait autre chose. Il y avait le désir de ne jamais se mentir à soi-même, de ne pas être dupe de ses propres discours. Il y avait la certitude qu'en dernier lieu, la valeur d'un homme se mesure aux actes qu'il pose, non aux paroles qu'il profère. Il y avait enfin la conviction qu'on ne peut pas grandir seul : l'aide d'un ami n'est jamais de trop. Moi qui traîne depuis l'adolescence une réputation de paresseux et de beau parleur, le souvenir de ce serment n'a pas fini de me hanter. Il y a une manière d'être grave qui n'appartient qu'à des amis de vingt ans, lorsque entre deux éclats de rire, sous le soleil de juin, ils se jurent de garder foi en l'homme.

De cet engagement, nulle trace écrite. En guise de paraphe, une poignée de main. Dix mois plus tard, nous étions sur les routes.

Notre itinéraire consistait en une ligne hésitante, tracée sur la carte de mon agenda au cours d'une soirée

pluvieuse. Partant de France, elle sinuait jusqu'aux confins de l'Asie, puis revenait en France par un autre chemin. C'était un retour simple. Dix ans de guerre et dix ans de mer ont fait connaître au sage Ulysse tout le prix du foyer. Nous comptions sur deux ans de voyage pour retrouver la France. L'origine n'est-elle pas le but de toute odyssee? À mesure qu'on s'en éloigne par la distance, on s'en rapproche par le cœur. Nous partions avec une Peugeot 204 chargée de livres et de vins. Une telle voiture était la moins adaptée qui soit aux pistes qui nous attendaient. Seulement, nous n'en avions pas d'autres. Jusqu'où nous mènerait son cœur de fonte? Istanbul? Bar-le-Duc? Pierre, notre garagiste, avait eu cet oracle lapidaire: « *Elle tiendra.* » Nous avons toujours foi dans les oracles de Pierre. Il avait sillonné l'Europe, l'Asie, l'Afrique avec des guimbardes plus vieilles que la nôtre. Dans son bureau, une pagaille de bibelots et de cartes postales attestait les mois passés sur la route. Il avait de ces conseils frappés au coin du bon sens qui me plongeaient pourtant dans des abîmes de perplexité: « Ne vous encombrez pas de pièces de rechange, car la pièce dont on a besoin est toujours celle qu'on n'a pas apportée », ou encore: « Ne demandez pas conseil, car tout ce qui vous arrive n'arrive qu'à vous. » Pierre savait bien que nous n'étions pas férus de mécanique. Il devinait que nous n'étions pas doués de nos mains. Il avait accepté de nous apprendre les rudiments. Pour le reste, il croyait en notre bonne étoile. Dans le resto japonais situé en face de son garage, les doigts encrassés de calamine, nous méditions son enseignement: « Préparez votre

voyage, car il n'est pas raisonnable de partir à l'étourdie ; mais sachez que votre préparation est inutile, car rien ne se passe comme prévu. » Si peu de choses, en définitive, dépendent de nous. Un voyage réussi est toujours l'apprentissage d'un abandon.

Nous en avons fait l'expérience quelques années plus tôt. Xavier avait parcouru des milliers de kilomètres à pied jusqu'au Maroc. Il en était revenu ivre de Dieu. Trois ans de vie parisienne l'avaient un peu dégrisé, mais il gardait au fond de lui le souvenir brûlant d'une ferveur trouvée sur les chemins. Inspiré par sa folie, j'avais marché en Israël. Je n'y avais pas trouvé Dieu, qu'à l'époque je fuyais plutôt. Mais j'en étais revenu plus grave. Enfant d'un siècle frivole, où le confort est la grande affaire, il me semblait que toute expérience était bonne à prendre, qui me forçât au sérieux. Le pli m'en est resté, ainsi qu'une tendance ridicule à m'exprimer par sentences. Nous partions donc dans cet enthousiasme que certains, avec tendresse ou condescendance, appellent *idéalisme*. À les entendre, l'idéalisme tient le milieu entre la rêverie et la bêtise. En un sens, ils ont raison. En un autre sens, ils passent à côté de ce qui fait la beauté d'une vie humaine. Le tourisme était la moindre de nos priorités. Nous ne cherchions pas non plus la prouesse ni le record. Passé un certain âge, la volonté d'être *le premier* à... nous semblait la marque d'un petit esprit. Ce qui nous intéressait avant tout, c'était ce que le voyage révélait de nous-mêmes. C'était l'homme qui lentement naissait en nous sur la route, et dont la ville retardait l'éclosion. En

d'autres termes, le voyage était un moyen, non une fin. Et si nous l'aimions tant, c'est qu'il nous simplifiait.

Mais un an après le retour, placé à l'autre bout des espérances du départ, un vertige me saisit à la lecture des carnets de route. Que m'apprend ce fatras d'anecdotes, si ce n'est l'effondrement des illusions qui nous poussaient à partir? Le voyage ne nous a pas rendus meilleurs. Nous sommes rentrés avec les mêmes désirs, inassouvis. Nous avons erré d'un continent à l'autre, retrouvant partout le bruit que nous cherchions à fuir. Hamsters fous, nous avons roulé dans la cage des méridiens. De cette vaine agitation, je retiens l'impression d'un désolant *surplace*. Il y eut pourtant quelques lumières. Elles brillent mais n'éclairent pas, comme des braises sous un tas de cendre. Comment rallumer le foyer? Je prie ce dieu qui m'animait au départ de revenir habiter mes jours.

Lucidité et enthousiasme: ma vie oscille entre ces pôles. Ce qui est gagné pour la lucidité est perdu pour l'enthousiasme. Les plateaux de la balance finiront-ils par se trouver à niveau? Peut-on être heureux sans être dupe? Cet équilibre que je peine à trouver dans l'action, je l'établis par l'écriture. Mais je crois en cette béatitude dont parlent les mystiques, où l'âme, inondée d'amour, se dilate au-delà de sa capacité. Alors la lucidité n'assèche plus l'enthousiasme, mais le nourrit.

Verdun

La République nous avait beaucoup parlé de Verdun. C'était un nom de manuel, comme Valmy ou Austerlitz. Au juste, était-ce une victoire, une défaite? De nos vieilles leçons, nous retenions surtout l'idée de sacrifice. Avant de quitter la France, nous voulions voir Douaumont. Il nous plaisait de commencer le voyage par une note solennelle. Pour la circonstance, le temps s'était mis au gris. Nous avons traversé la Marne sous un ciel de plomb.

Je me rappelle ma surprise à la vue du panneau de Fleury. En dessous du toponyme encadré de rouge, on peut lire : « *Village détruit* ». Le panneau dit en somme : « Voyez : il n'y a rien. » De Fleury, la guerre n'a pas laissé pierre sur pierre. Il n'en reste rien que le devoir de s'en souvenir. L'artillerie a fauché, la forêt a poussé. Une plaque indique, entre les sapins, l'ancien emplacement d'une école. On apprend que le hameau a été repris une quinzaine de fois en un peu plus de trois semaines. On ferme les yeux, on essaie un instant d'imaginer. On ne peut pas (c'est qu'il y a là un merle qui nous enchante de ses trilles). Je crus opportun de réciter à Xavier quelques vers de Péguy.

Heureux ceux qui sont morts dans les grandes batailles,
Couchés dessus le sol à la face de Dieu.

Heureux ceux qui sont morts sur un dernier haut lieu,
Parmi tout l'appareil des grandes funérailles.

Il y a quelques années, ils m'avaient tiré les larmes. Mon cœur se soulevait à l'image des charges héroïques, et je trouvais mon époque morne et ennuyeuse. Comment un jeune homme prouve-t-il sa valeur dans un siècle bourgeois? L'excellence du bulletin trimestriel, la joie futile des records ne suffisent pas. Le voyage? Je savais bien ce qu'il était : un ersatz d'aventure pour un peuple endormi. Où était la vraie, la grande aventure? Dans le don intégral de sa personne, dans le sacrifice, la mort volontaire. Mais nous autres, enfants pourris de l'après-guerre, en étions-nous encore capables? Je me sentais fait d'un autre bois. Je craignais d'être de *mauvaise qualité*. J'étais le fils ingrat de la Paix. Parce qu'elle m'avait donné la satiété, je l'accusais de m'avoir ramolli. Je m'en prenais à la génération de mes parents. Ils n'avaient jamais connu la guerre et avaient tout détruit. Ils avaient connu la paix et n'avaient rien bâti. Ces égoïstes ne pensaient au fond qu'à s'amuser. Ils étaient d'une affligeante pauvreté spirituelle. Ils ne nous avaient rien transmis qu'un vulgaire goût du plaisir. Après eux, mais vraiment, le déluge. Jamais décennies n'avaient été aussi mal nommées que les « Trente Glorieuses ». Comment aimer mon époque, puisqu'elle exalte ce qui avilit l'homme et ruine ce qui l'élève? Ma vie suit le va-et-vient du balancier de l'Histoire. Il est inévitable qu'après cinquante ans de frivolité, j'aspire à un peu de grandeur morale. Je sentais mûrir en moi le fruit fatal de la guerre. Le sport et le voyage me tenaient lieu d'épreuves.

Mais voilà qu'à la vue de cette terre bosselée, le poème de Péguy ne faisait plus effet. L'émotion qu'il

m'avait procurée, je la réclamaï en vain. Dans la Tranchée des Baïonnettes, quelques kilomètres plus loin, j'appris que mille cinq cents soldats furent massacrés en deux jours. « Épisode glorieux », dit le guide. Vraiment? Je me *dégonflais*. La guerre que Péguy me présentait comme un sacrifice épique m'apparaissait ici comme une ignoble boucherie. Nous sommes toujours dupes des mots et des films. Quelques phrases bien tournées, un *travelling* soigné, une bonne symphonie et nous voilà fleur au fusil, courant à cet abattoir boueux que les gens de l'arrière appelleront « champ d'honneur ». Quand l'État a besoin de guerriers, il enivre ses citoyens des mots de « devoir » et de « gloire ». Quand il a besoin de consommateurs, il laisse la publicité leur pourrir le crâne. Dans la guerre comme dans la paix, je ne vois que la misère de l'homme à l'ère des masses, mouton toujours plus docile, vulnérable à toutes les propagandes, se réclamant d'une Liberté dont il n'est plus capable.

Le bourrage de crâne insuffle l'entrain. Le vin inspire le courage. Mais la ténacité – ces jours, ces mois à *endurer* –, comment l'obtient-on d'un soldat? N'y avait-il pas autre chose que le seul instinct de survie? N'y avait-il pas, chez certains hommes, la conscience du sacrifice? Martyrs, je vous louerai, et votre mort glorieuse...

Je les imagine, les gars de Verdun, tenant à leur vie comme je tiens à la mienne, injuriant le sergent, mais lui obéissant, allant à la mort à reculons, mais y allant, empoignant leur fusil, leurs munitions, et à Dieu vat!

droit vers le chaudron de sang. Je les imagine, les défenseurs du bois des Caures, face à face avec les « Boches », crevant les ventres à la baïonnette pour se faire tailler à leur tour – entrailles dégoulinantes sur des mains éplo-rées. Je les imagine levant le nez, observant l'ennemi revenir à la charge avec une obstination d'insectes, et les copains autour qui tombent et s'amoncellent. Je les imagine sous la neige, les doigts gelés, crevant de soif, respirant un air vicié par la putréfaction des cadavres. Vraiment, tout cela passe l'envie de rire. Combien de temps aurais-je tenu dans cet enfer? De quel bois étaient-ils faits, ces hommes de Verdun? Quel est le secret de leur force d'âme? Ils sont mes ancêtres. Quelque chose d'eux à moi est passé. Pourrai-je me présenter un jour à leurs yeux sans rougir? Mais je vis déjà sous leur regard. Car les véritables témoins de mes actes, ce ne sont pas mes contemporains. Ce sont les morts, la grande famille des sages et des saints, les preux de mon enfance, les gars de la Marne et les Résistants. Que pensent-ils de moi? Ils s'affligent de ma mollesse et de ma lâcheté. Du moins aurai-je eu le courage d'avoir honte et de mépriser ma nostalgie. Car il n'y a pas meilleure façon de se montrer indigne des exemples du passé que de pleurnicher sur le présent.

Parmi les dizaines de milliers de morts, combien de « disparus »? Soldats volatilisés, incorporés à la glèbe dont la vie jaillira. Où sont-ils passés, ces visages aimés, ces mains, ces lèvres à nuls autres pareils? Et qui s'en souvient? Mon corps subira le même sort. Et après? Suis-je venu ici pour me jouer la vulgaire comédie des

vanités? Visiter les tombes pour me stimuler à vivre, vraiment, suis-je tombé aussi bas? Non, ma curiosité n'a rien de macabre, car ce ne sont pas les cadavres qui m'attirent, mais le souvenir des héros. Ce n'est pas la mort, mais l'éternité. (On inscrit un nom sur le marbre, le voilà oublié. L'éternité même est périssable.)

Ce qui frappe à Douaumont, c'est le calme. La route n'est pas loin, pourtant, et les bus sont nombreux. Le calme tient donc à la nature du lieu. Ici, *on fait silence*, comme à l'entrée d'une église. Écoutant les pensées qu'éveillait en moi l'ossuaire, je réalisai que ce silence était ambigu, et qu'il entraînait dans mon recueillement autre chose que le seul respect pour les morts. Les monuments funéraires nous assénaient de village en village que nos héros étaient « morts pour la France ». Morts pour la France ou morts *par* la France? À l'ère de la mobilisation, les héros ne sont pas tous volontaires. Dans la détresse de l'agonie, bien des soldats ont dû la maudire, cette Patrie cannibale, qui les précipitait dans l'enfer de Verdun. La patrie vaut-elle le sang versé? Il est facile de trancher la question quand il s'agit du sang des autres. Que diraient les morts? On connaît la réponse de l'*Odyssee*. Ulysse rencontre l'ombre d'Achille aux Enfers. « Ne te plains pas! lui dit-il [il a beau jeu: il est vivant]. Tu règnes sur les morts comme un dieu! » L'ombre d'Achille lui répond en substance: « Ne me farde pas la mort! [Avis aux poètes de mirliton, amateurs d'héroïsme, romantiques lyriques et béats], je préférerais vivre dans la misère que d'avoir la gloire au pays d'Hadès. » Le plus glorieux des hommes n'est pas dupe

| | |
|---------------------------------------|-----|
| L'Avenir | 211 |
| Tapachula | 215 |
| Cuauhtémoc et les kamikazes | 220 |
| Bovarysme. | 225 |
| Vincento | 229 |
| La Esperanza. | 232 |
| Andrès. | 237 |
| Les fins dernières | 240 |
| Danlí. | 244 |
| Les bucaros | 247 |
| Estelí. | 250 |
| La Barbade | 253 |
| Highlands, Caroline du Nord | 259 |
| L'exil. | 264 |
| Le retour. | 267 |

ÉDITIONS **DES** ÉQUATEURS

www.editionsdesequateurs.fr

